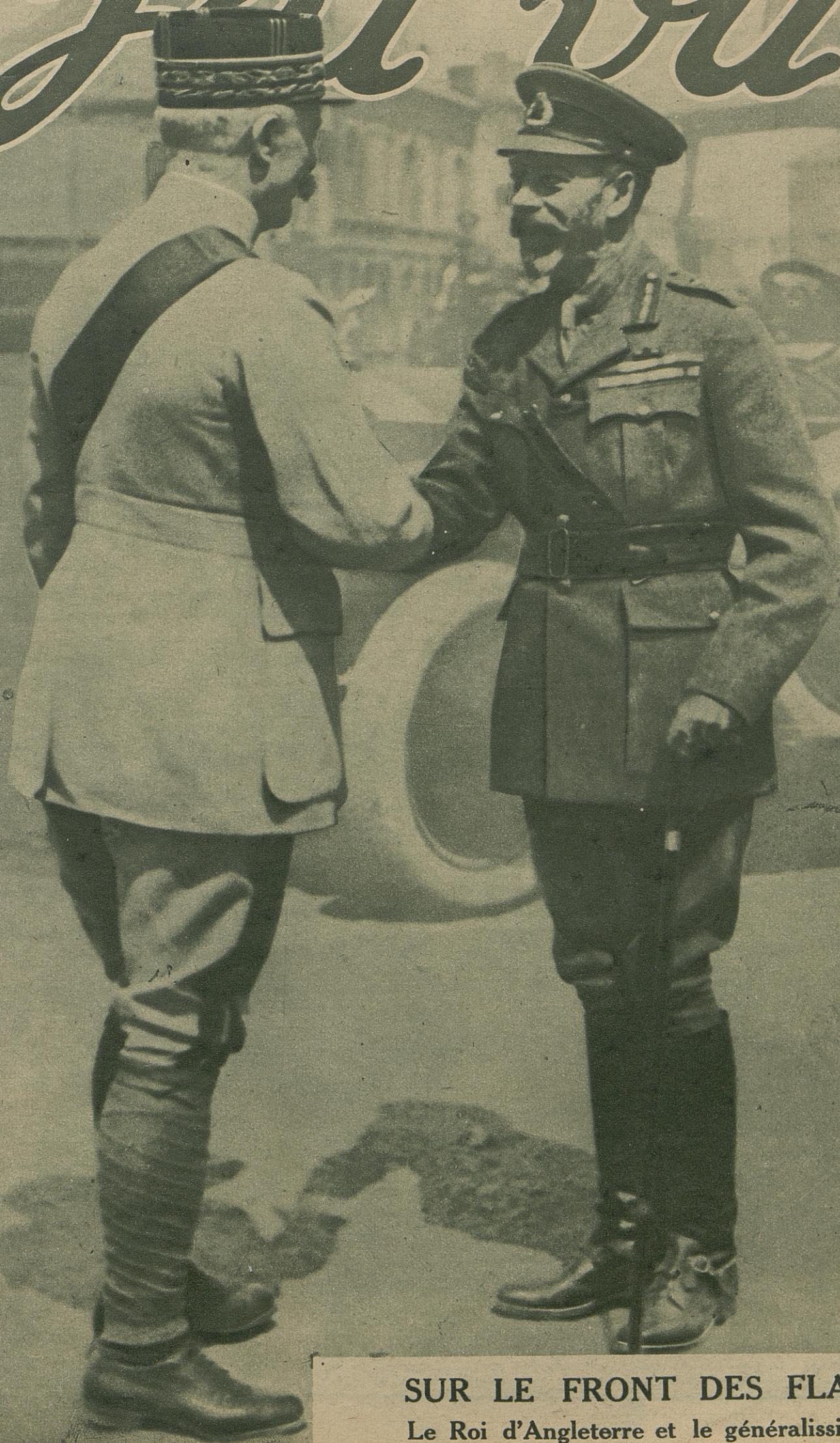


3<sup>e</sup> année. — N<sup>o</sup> 143.  
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES.  
(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. Étranger : 20 fr.)

11 Août 1917.  
(30, Rue de Frovence, Paris. — Tél. Bergère : 20.61.)  
UNIVERSITÉS DE PARIS  
D.I.C.

# l'Éclair



SUR LE FRONT DES FLANDRES  
Le Roi d'Angleterre et le généralissime Pétain

F° P 147





*Le capitaine Huntington, du Seaman's Institute, faisant la démonstration du télémètre.*

*La manœuvre du projecteur par les Cadets de l'Académie navale.*

**AVEC LES CADETS DE LA MARINE AMÉRICAINE**

L'Atlantique appartient aux Alliés, et les sous-marins allemands n'ont pas réussi à leur en arracher la maîtrise. Maintenant que la flotte américaine apporte sa puissante collaboration contre l'ennemi commun, la sécurité de cette grande route maritime est désormais assurée. Bien qu'elle soit une des dernières venues, la marine américaine est une des plus fortes du monde, la seconde peut-être après celle de l'Angleterre. Ses officiers comptent parmi les plus instruits, attendu qu'avant de prendre un commandement ils font non seulement l'école du matelot, mais ils suivent encore, durant plusieurs années, des cours pratiques qui font d'eux des marins dans toute l'acception du mot.



*J'ai vu.*

L'ARMÉE ROUMAINE A ENFONCÉ LE FRONT DE MOLDAVIE



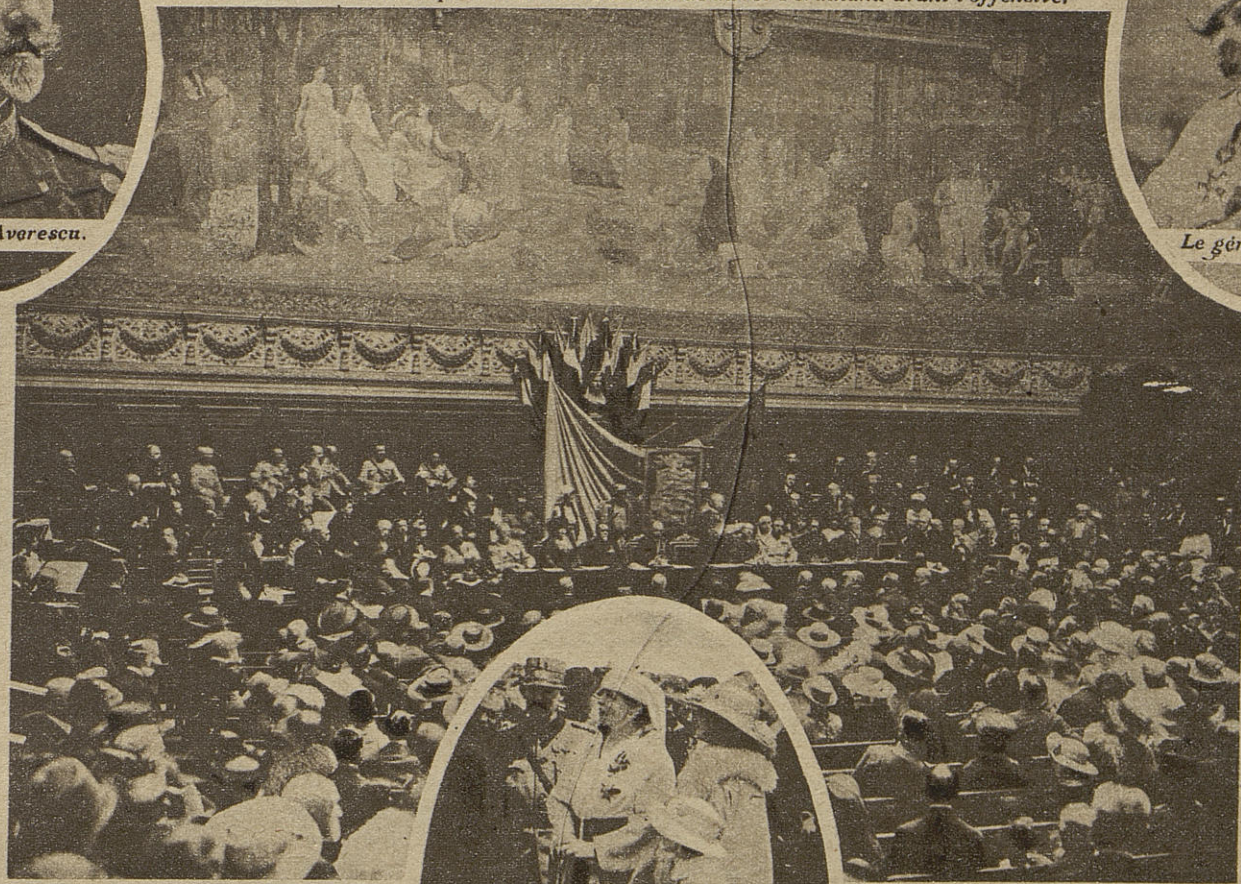
*Les soldats roumains présentent leurs étendards au roi Ferdinand avant l'offensive.*



*Le général Averescu.*



*Le général Berthelot.*



*A la Sorbonne, remise de l'étendard*

Après les trahisons dont elle avait été victime, l'armée roumaine qui, à l'automne dernier, avait supporté à elle seule tout le poids de l'attaque des armées de Mackensen, a pansé ses blessures. Patiemment et solidement réorganisés par le général Berthelot et la mission française, les soldats roumains ont attendu



*Le Roi de Roumanie, la Reine  
les Princesses sur le front moldave.*

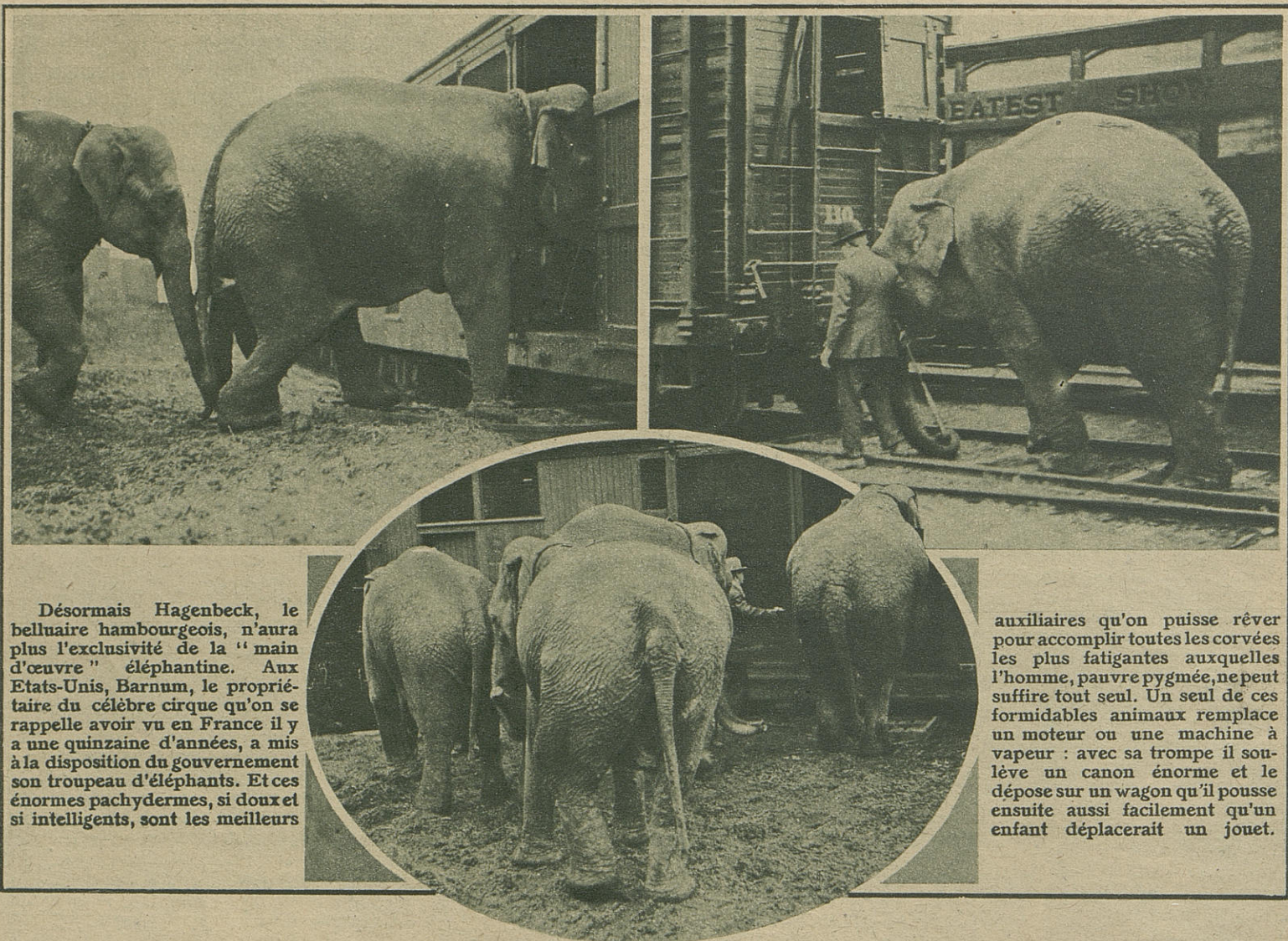
*d'Etienne le Grand au ministre de Roumanie.*

l'heure d'attaquer, et lorsque, dans les derniers jours de juillet, elles se sont lancées à l'assaut des positions du front de Moldavie, les troupes du général Averescu ont enfoncé l'ennemi, reconquis plusieurs villages, pris trois batteries de gros obusiers, des canons de campagne, des mitrailleuses et fait 2 000 prisonniers.



*J'ai vu.*

LA MOBILISATION DES "AUXILIAIRES" EN AMÉRIQUE



Désormais Hagenbeck, le belluaire hambourgeois, n'aura plus l'exclusivité de la "main d'œuvre" éléphantine. Aux Etats-Unis, Barnum, le propriétaire du célèbre cirque qu'on se rappelle avoir vu en France il y a une quinzaine d'années, a mis à la disposition du gouvernement son troupeau d'éléphants. Et ces énormes pachydermes, si doux et si intelligents, sont les meilleurs

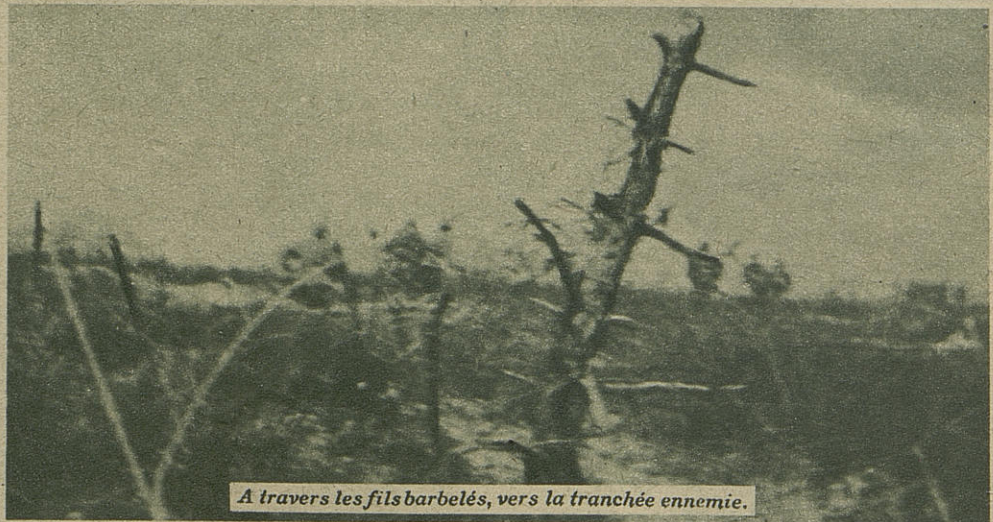
auxiliaires qu'on puisse rêver pour accomplir toutes les corvées les plus fatigantes auxquelles l'homme, pauvre pygmée, ne peut suffire tout seul. Un seul de ces formidables animaux remplace un moteur ou une machine à vapeur : avec sa trompe il souleve un canon énorme et le dépose sur un wagon qu'il pousse ensuite aussi facilement qu'un enfant déplacerait un jouet.



*Préparez-vous pour l'attaque.*

« IL NOUS FAUT DEUX PRISONNIERS... »

C'était à la Butte du Mesnil. Le général commandant le secteur, pour savoir quels étaient les adversaires qu'il avait en face de lui, avait demandé qu'on lui ramenât deux prisonniers. Une section franche se chargea de l'opération et, faisant irruption dans une tranchée dont les occupants ne s'attendaient guère à pareille visite, cueillit le gibier demandé, non sans avoir dû soutenir un furieux corps à corps.



*A travers les fils barbelés, vers la tranchée ennemie.*



*Le coup de main est réussi, voilà les deux captifs.*



# DU SANG DANS LA MER <sup>(1)</sup>

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

La réponse naturelle lui vint : « Peut-être suis-je d'une qualité supérieure mais je ne suis pas un chef ; von Hartig est un chef. Je n'étais pas fait pour être un chef ! » De là cette obligation pour lui de reconnaître la supériorité d'un autre homme sur lui-même. Levinski ne connut ni humiliation ni rancune, mais il chercha à se ressaisir, à rassembler son énergie défaillante. Il quitta sa chambre, gagna par le couloir central la salle des commandes, monta par l'échelle jusqu'au kiosque et du kiosque gagna le pont.

Von Hartig s'y trouvait encore, debout, dans la position où il l'avait laissé. Levinski parla le premier.

— Je vous remercie d'avoir songé à m'adresser Miner pour mon service. Ce garçon a l'air complaisant. Je le prendrai volontiers avec moi.

— Il est en effet complaisant... un peu rêveur, mais cela ne vous déplaira pas... je pense.

Les derniers mots avaient été prononcés sur le même ton et comme sans intention ; mais le lieutenant s'en sentit tout pénétré et il dut un peu rougir. « C'est un chef et il le sait », pensa-t-il.

— En effet, répliqua-t-il à voix haute... Notre existence s'accommode d'un peu de rêve... Tout y prête.

— Je rêvais autrefois, interrompit Hartig, je rêvais de faire la guerre. Aujourd'hui je rêve de vaincre. Tenez, je ressens une bien vive impression d'allégresse à quitter la terre et à courir

sus à l'ennemi, dans ce bâtiment amphibie dont je suis la volonté vivante... Il y a bien des façons de rêver dans la vie... J'ai l'âme d'un conquérant, je l'avoue. Ne croyez-vous pas que le conquérant soit

s'était fait plus vif et plus frais. Levinski passa sa langue sur ses lèvres séchées et il en conserva un goût léger de sel : le goût du large.

Ils demeuraient côte à côte, sans parler, lorsqu'un homme parut à l'embouchure du kiosque.

— Mon commandant ?

— Qu'y a-t-il.

— Le sans-fil a reçu trois appel.

— L'opérateur y est ?

— Oui, mon commandant.

— J'y descends... Vous venez, Levinski ? Toi (et il s'adressait au quartier-maître qui était venu le prévenir), reste de vigie ici jusqu'à ce que nous remontions.

Les deux hommes disparurent par le capot du pont.

Assis devant la petite table du récepteur télégraphique, le casque acoustique sur la tête, l'opérateur inscrivait en langage morse les sons qui lui parvenaient par-dessus la mer. La transmission dura un peu moins d'un quart d'heure... Quand elle fut achevée, celui qui l'avait prise traduisit en lettres les signes du langage morse ; mais ce n'était encore qu'un texte conventionnel.

« Nous allons mettre la dépêche au clair, dit von Hartig à Levinski. Vous m'aidez. »

Puis il s'approcha d'une des cloisons métalliques de la chambre et y ouvrit une porte, comme celle d'un petit coffre-fort. A l'intérieur de cette armoire, il prit un livre parmi des registres, referma le placard :

— Vous trouverez la table secrète, employée en ce moment sous le numéro 151. J'épelleraï, vous traduirez.

Les deux officiers se mirent au travail... Le commandant appelait les lettres que le télégraphiste avait inscrites et Levinski cherchait leur équivalent à la table. Quand cette besogne fut terminée, von Hartig lut le texte suivant :

Commandement général de la Marine à tous les sous-marins de chasse, en route depuis le 1<sup>er</sup> juin, par station Cuxhaven. Premier appel.

« Ordonnons que tout bâtiment ennemi ou norvégien, susceptible de transporter des produits destinés à ravitailler l'ennemi ou des combattants, sera coulé par les moyens ordinaires.

« Dans les cas douteux le bâtiment sera arrêté et visité sous la menace des armes.

« Ordre annulant les précédents jusqu'à nouvelle décision. »



Levinski s'assit de même enveloppé dans un vaste capuchon.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski, en même temps qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer, apprend la nouvelle d'une grande bataille navale qui serait une victoire pour la flotte allemande ; il s'en va à l'hôpital où un de ses amis, Rollis, blessé dans le combat, vient d'être admis. Après sa visite il reçoit l'ordre d'embarquer immédiatement à bord de l'U-51 qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste sous les ordres de von Hartig. Après avoir expliqué à son second les buts de leur croisière, von Hartig lui recommande d'accomplir son devoir d'officier sans faiblir et de bannir toute sentimentalité.

un rêveur ? N'y a-t-il pas un rêve dans le souhait qu'on fait d'acquiescer de haute lutte ce qui mérite d'être conquis... dans tout l'incertain qu'un tel désir traîne après soi ?...

— Certes... Certes...

Ils se turent tous deux. Le navire continuait d'avancer selon un rythme précis et régulier. On ne voyait plus aucun rivage. On marchait vers le Nord et déjà le vent



Levinski avait un peu pâli en entendant cette décision que von Hartig interpréta par ces seuls mots :

— Voilà qui nous sort de l'équivoque. Notre rôle est bien clair. Nous nous efforcerons de le remplir brillamment.

Il n'en dit pas plus et remonta sur le pont. L'U-51 avançait à la surface et continua de marcher ainsi toute la journée à une assez grande vitesse. Le sous-marin passa le Belt, au large de l'île Samso et de l'Anholt dont on aperçut les côtes découpées. A la fin du jour il doubla la pointe de Skagens, extrémité du Danemark, et entra dans le Skazerrak. La nuit tombait. A 8 heures von Hartig et Levinski dînèrent dans la salle à manger-salon. Ils mangèrent du poisson bouilli, du jambon, des pommes de terre cuites à l'eau et des fruits.

L'un et l'autre parlaient peu.

— Nous passerons cette première nuit au repos, dit Hartig. Je veillerai jusqu'à 2 heures. Vous me remplacerez alors. A 5 heures nous plongerons et nous ferons route vers l'Ecosse.

— C'est entendu, mon commandant.

Levinski ne se rendit pas tout de suite dans sa chambre. Il monta sur le pont où il y avait une place suffisante pour installer de petits fauteuils pliants, en bois et en toile. Von Hartig était assis dans l'un d'eux et, la tête renversée, fumait un cigare. Levinski s'assit de même, enveloppé dans un vaste capuchon. Le vent de la mer rafraîchissait cette soirée de printemps. A l'avant du sous-marin immobile, un marin le col nu, le béret enfoncé sur la tête, scrutait le large de ses yeux habitués à sonder les horizons marins. En fendait les eaux, le navire faisait un sillage qui miroitait sous la lune et semblait d'argent. Le ciel était clair, piqué d'étoiles.

Hartig pensait aux combats qu'il allait livrer, Levinski songeait à la femme qu'il avait quittée. Ainsi, cette heure de détente les jetait l'un et l'autre dans la méditation la plus conforme à leur caractère... Hartig rêvait à quelque cuirassé anglais éventré par la torpille. Levinski songeait à l'appartement où Maria Lesser vivait. Il évoquait tout son être, les traits de son visage, ses yeux gris et verts.

Il se souvint qu'il avait promis de lui écrire et il se leva pour descendre dans sa chambre.

— Bonsoir, fit-il en saluant son chef.

— Bonsoir, répondit Hartig de sa voix impérative et sèche.

Levinski descendit dans le kiosque et

Hartig le regarda disparaître dans le capot. Il tirait de longues bouffées de son cigare. Puis, la tête de nouveau renversée,



Les deux officiers se mirent au travail.

il contempla le ciel. Il en nommait de mémoire les constellations, comme des unités d'une escadre : Orion, Le Taureau, La Chèvre... Ces lumières lui étaient familières. Il avait appris à les connaître lorsqu'il naviguait sur des bâtiments qui ne descendaient pas dans la nuit des eaux.

## CHAPITRE II

JOURNAL DE LEVINSKI

« J'écris ces lignes pour vous, mon amie. Je vous l'ai promis et je tiens ma promesse. Je suis dans ma chambre, appuyé sur la tablette qui me sert de table et que je rabattrai le long du mur quand j'aurai terminé d'écrire, mais je ne suis point plus mal là qu'ailleurs ; je puis penser à vous, occuper tout mon esprit de votre souvenir... Je suis seul avec vous et je goûte le premier repos, le premier moment heureux de cette journée.

« Nous sommes partis ce matin, un peu après le lever du jour. Longtemps, tandis que nous nous éloignons de la rade, j'ai regardé votre maison ou du moins l'endroit où je savais qu'elle se trouvait. Peut-être dans le même instant suivez-vous aussi du regard ce fuseau de métal qui nous emportait ; peut-être votre cœur a-t-il battu au moment où le mien se serrait douloureusement... Mes yeux demeuraient attachés sur le point de la ville où vous habitez... Je n'apercevais bientôt plus qu'une masse grisaille avec ça et là des éclats lumineux : le reflet de quelques toits d'ardoise sous le soleil du matin. Puis tout à coup une voix

m'a arraché à cette rêverie : von Hartig me parlait. Et quelle voix ! Plus j'observe cet homme plus il m'apparaît à la fois impénétrable et différent de moi-même. Je suis sensible, il est dur ; je suis clément, il est impitoyable ; je suis aimant et paisible, il est fermé et combattif... A-t-il pour moi de la sympathie ou de la haine?... ni l'un ni l'autre, je crois.

Du dédain... C'est bien le mot : cet homme me dédaigne. Tout ce que je croyais être une noblesse en moi, cet amour des êtres et de la vie, cette pitié pour le souffrant et souvent aussi pour le coupable, oui, toute cette humanité, il la méprise comme une détestable faiblesse. En retour, quels sentiments m'animent à son endroit ? Cet après-midi nous avons reçu une dépêche sans fil nous ordonnant de couler tout bateau ennemi ou norvégien susceptible de ravitailler l'ennemi. La formule est ambiguë et permet une interprétation monstrueuse de notre tâche. En la traduisant, von Hartig a semblé éprouver une satisfaction intérieure très vive... J'ai parlé, car j'ai senti tout de suite quelle interprétation on pouvait faire d'un par il ordre. Lui n'en a vu que la concision brutale, tout ce qu'il ajoutait à son despotisme, tout ce qu'il lui promettait de satisfactions sauvages. Il ne me l'a pas caché, d'ailleurs. En quelques mots il m'a fait entrevoir ce qu'il accomplirait sans faiblesse — il devrait dire sans scrupules. Et j'ai frémi.

« Maintenant que je suis seul dans ma chambre, maintenant que je dépose pour vous, Maria, mes pensées sur ces feuilles blanches, j'essaie à mon tour d'analyser mes sentiments à l'égard d'Hartig... Je devrais le détester. Rien ne me rapproche de lui et tout, sa rudesse et jusqu'à son énergie me semblent haïssables, tout jusqu'à ce que vous m'en avez dit vous-même. Pourtant je ne le hais point. Est-ce parce qu'il est Allemand comme moi et que nous luttons contre un même ennemi ? Est-ce à cause de cette fraternité d'armes scellée par les dangers encourus côte à côte ? Non ce n'est pas cela. Je ne le hais point parce que je le subis : sa force m'attire. Il y a du magnétisme dans l'acier de ses yeux et sa personne dégage comme un rayonnement qui m'éblouit. Je voudrais ne plus le voir car il me fait douter de moi-même et de mes pensées. Ne plus le voir ? Me voici condamné à vivre avec lui de la vie la plus intime, la moins secrète. Point d'isolement ou si peu !

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

Tous articles et vêtements pour **SPORTS**  
**ELIMS PIERRE** 10, Faubourg Montmartre, 10  
 Succ<sup>e</sup> 162, avenue Malakoff (Porte Maillot)  
 CATALOGUE GRATIS — PARIS

**SUIS ACHETEUR** Pianos droits Erard, Pleyel, Gaveau, etc.,  
 A. CROS, 29, Bosc, Cette (Hérault.)

**FORCES INCONNUES**  
 Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 86. GRATIS.

**PELADE** & NOTICE GRATUITE  
 BENIT, pharmacien, 26, rue Matabiau, Toulouse.

**BAIN DE PIEDS JAPONAIS**  
 Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur  
 30  
 Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

VIENT DE PARAITRE :

LE 1<sup>er</sup> VOLUME  
 DE

# La Guerre Aérienne

Illustrée

(DE NOVEMBRE 1916 à MAI 1917)

Magnifique Volume de Bibliothèque, grand in-4°,  
 384 pages, 650 illustrations, 24 hors-texte en héliogravure.  
 Reliure percaline bleue, inscriptions or.

Le Volume : 18 fr. (Franco France, Colonies et Étr., le port en plus)

A ceux des acheteurs au Numéro de *La Guerre Aérienne Illustrée* qui veulent faire relier leur Collection, nous fournissons la RELIURE-EMBOITAGE seule (conforme au type ci-contre), au prix de : 3 fr. 50, prise dans nos bureaux ; 4 fr. 50 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS



*J'ai vu.*

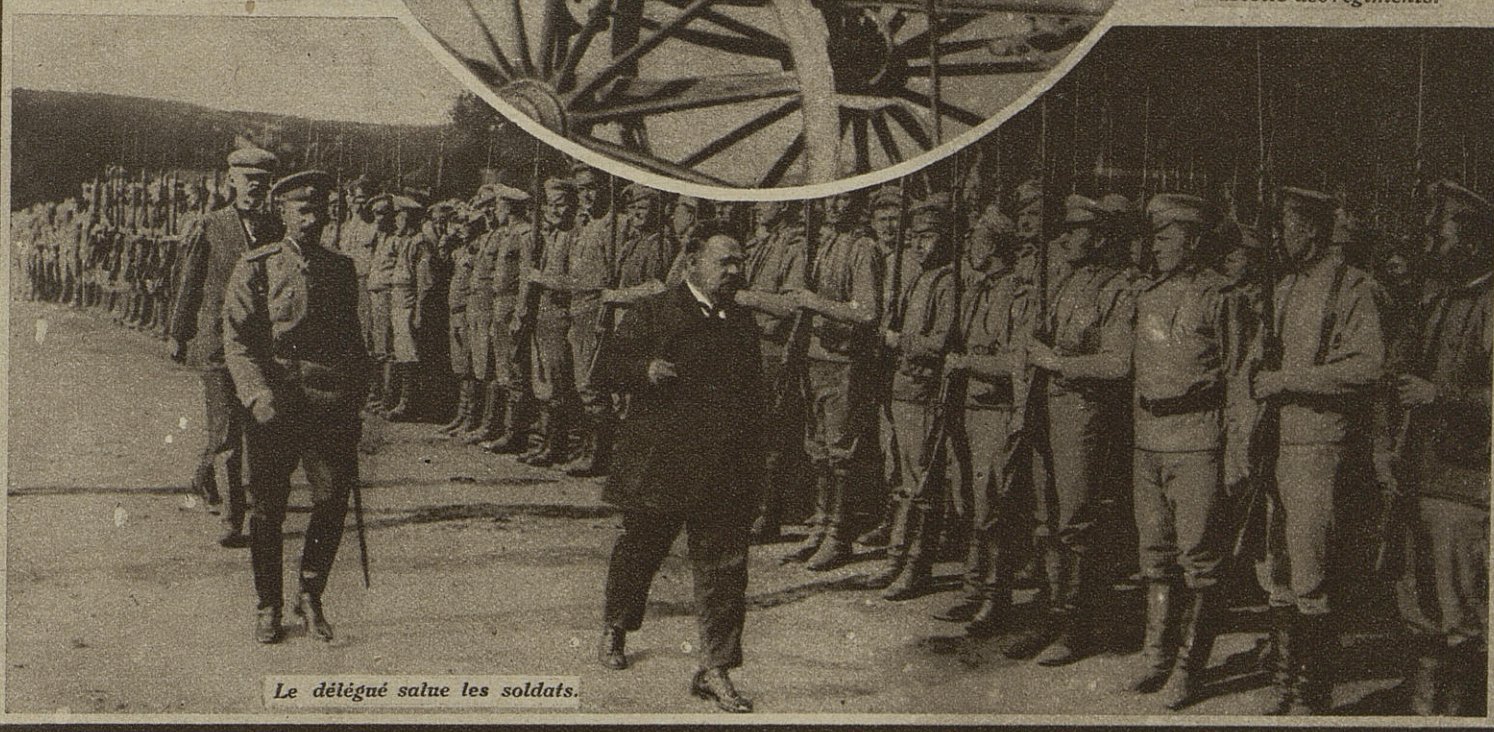
*Le délégué du gouvernement russe harangue les troupes sur une tribune improvisée.*



*Un soldat russe joue avec un ours,*



*mascotte des régiments.*



*Le délégué salue les soldats.*

**UN DÉLÉGUÉ DE M. KERENSKY HARANGUE LES RUSSES DU FRONT FRANÇAIS**

Tout dernièrement, M. Svattikow, représentant le gouvernement révolutionnaire russe, délégué en France par M. Kerensky, s'es rendu au milieu des troupes russes qui se battent depuis plus d'un an sur notre front. En présence du général Jankewitch, qui a remplacé le

comte Palitzine, représentant du tzar, M. Svattikow a harangué les soldats et leur a expliqué la véritable signification de la Révolution russe. Et, en exaltant leur patriotisme et leur amour de la Liberté, il les a exhortés à continuer la guerre jusqu'à la victoire définitive.



*j'ai vu.*



### LES FEMMES AUX CHAMPS

Les hommes sont aux tranchées et les bêtes ont été réquisitionnées pour la guerre. Il ne reste plus aux champs que les femmes et les tout-petits. La terre féconde, l'éternelle nourricière des hommes, va-t-elle, faute de bras, rester inculte

et la moisson ne lui donnera-t-elle plus sa belle parure d'été? Les paysannes, qui subissent la guerre avec cette belle résignation qui leur fait accepter les catastrophes de la grêle ou de l'orage, s'attellent à la charrue ou à la herse. Leurs

muscles tendus à se rompre, elles s'efforcent, elles peinent sous le soleil. Cette année encore, grâce aux paysannes de France, le blé lèvera et les belles gerbes aux épis lourds fourniront au pays le pain de ses défenseurs résolus à vaincre.





*J'ai vu...*

# LES MÉMOIRES D'UN RESTREINT

Janvier 1917. — Jusqu'à présent je n'ai souffert de la guerre qu'indirectement. Évidemment, j'ai lu le communiqué avec fièvre ; j'ai connu tous les enthousiasmes des offensives, auxquelles je ne participai pas ; je ne me suis pas désintéressé des événements, mais ma vie était si peu changée que je pouvais considérer les faits avec la sage philosophie d'un homme qui est à l'abri des privations et des énervements...

Tout est changé !  
Ça a commencé par le gaz... le gaz et l'électricité.

Quand j'ai voulu allumer le chauffe-bain, l'autre matin, ma femme s'est précipitée et l'a éteint rageusement : « Tu ne te rends pas compte que nous allons dépasser la consommation de gaz autorisée ! » s'écria-t-elle.

— Mais il faut pourtant que je me lave ! répliquai-je.

— Rien ne t'empêche de te laver à l'eau froide.

Si ! quelque chose m'en empêchait : les tuyaux étaient gelés et j'ai dû me laver avec l'eau d'une bouteille de Vittel. On n'en meurt pas, je sais ; une école médicale considérait même la crasse comme indispensable à la santé. Le tout est affaire d'habitude.

Tout de même je suis resté la journée près d'un vilain feu de coke et quand, la nuit close, j'ai voulu allumer l'électricité, ma femme, qui est d'une économie sordide, s'y est opposée, arguant que, n'ayant rien à faire, il m'était inutile d'éclairer à giorno.

J'ai dîné — mal ! — et attendu neuf heures à la flamme d'une bougie et je me suis couché... Je n'ai pas dormi...

Ah ! les temps sont durs !  
Janvier. — J'ai depuis huit jours un mal d'estomac aigu ! Je suis allé voir un vieux médecin qui remplace mon médecin ordinaire, parti au front. Il m'a examiné avec beaucoup de soin, m'a interrogé et a fini par déclarer : c'est le pain rassis !

Je lui ai répondu : « Mon médecin jadis m'avait imposé le pain rassis... »

Il m'a regardé très sévèrement : « Il vous a ordonné... Ah ! ah ! il vous a ordonné le pain rassis... En mangiez-vous ? »

Je lui avouais qu'en effet, malgré toutes les prescriptions, j'avais continué à manger du pain tendre, et sans résultat fâcheux.

— Alors ! continuez à manger du pain tendre.

— Mais c'est impossible, puisque...

Le vieux médecin s'est mis dans une réelle colère ; il a crié : Je me demande pourquoi vous venez me consulter si vous êtes décidé à ne pas suivre le traitement.

Février. — La bonne nous a averti qu'il n'y avait plus de charbon.

— Que comptes-tu faire ? m'a dit ma femme.

— Aller chez le charbonnier.

— Idiot !

Je suis assez peu nerveux pour supporter très bien les nerfs de ma femme, je suis allé tout de même chez le charbonnier. C'est un homme jovial : il m'a ri au nez ! Il m'a conseillé d'aller à Rouen où le charbon ne manque pas...

J'ai erré sans but, évitant de rentrer chez moi où l'on gèle et où sans doute ma femme piaffe pour se réchauffer. Je me suis réfugié dans un musée : pas de feu ! les statues semblaient transies. J'ai cherché asile dans une église ; sur la bouche de chaleur, il y avait une cinquantaine de pauvres gens bien sympathiques : je n'ai pas pu attraper une bouffée de chaleur, mais je crois que j'ai attrapé les plus voraces des totos ; ma femme aura beaucoup de peine à croire que je les ai attrapés à l'église. Je suis rentré. J'ai brûlé un fauteuil que je montrais à mes amis comme du pur XVIII<sup>e</sup>. A la vérité, je savais pertinemment qu'il venait de chez Dufayel...

C'est extraordinaire comme un fauteuil peut brûler vite...

Je me suis gratté toute la nuit !

Février. — Quelqu'un a dit à la concierge qui l'a dit à la bonne, qui l'a dit à ma femme qu'à Aubervilliers on trouvait du charbon. Je n'ai plus la foi du charbonnier, mais il a bien fallu que j'aie tout de même à Aubervilliers. J'ai erré sur des quais glacés, et j'ai fini par attendre un marinier qui a bien voulu — et à quel prix ! — me remplir un sac de tout venant. Mais il a fallu — que n'aurais-je pas fait ! — que je fasse un kilomètre avec mon sac sur le dos avant de trouver une voiture. Mon costume — dix louis ! — est perdu. J'ai rencontré le comte de Morbieu et le baron Barbagna qui venaient aussi de s'approvisionner. Voilà où en sont réduits les gens de notre monde ! Nous avons fini par découvrir un camionneur obligeant qui a bien voulu consentir à porter nos trois sacs à nos domiciles respectifs.

Nous les attendons encore ! L'obligeant camionneur, payé d'avance, a dû ravitailler ses poches avec le fruit de nos persévérants efforts.

J'étais rentré triomphant et réchauffé, j'ai annoncé chez moi l'arrivée du charbon ; comme il n'est pas venu, j'ai passé pour un imbécile aux yeux de toute la maison...

Ah ! la guerre ! la guerre !

Février. — Toujours pas de charbon...

On m'a dit qu'il avait une péniche à Ivry...

Mars. — Jamais l'hiver n'a été si long. Toujours pas de charbon, mais une catastrophe : la bonne s'est fait prendre par un

agent comme elle rapportait une livre de pain tendre. J'ai été convoqué chez le commissaire qui m'a lavé la tête et m'a menacé de toutes les foudres administratives. Le boulanger, furieux d'avoir attrapé une contravention, refuse de nous servir désormais.

Ça va bien ! Ça va bien ! soyons optimistes !  
Mars. — Seize degrés au-dessous de zéro ! On n'a pas idée d'un pareil hiver ! J'ai brûlé une armoire normande que je considérais comme une merveille. Ma femme ne m'adresse plus la parole : je suis responsable de tout, de la guerre, du froid, de l'administration... Si je n'étais pas à moitié gâteaux je partirais au front !

Mars. — La carte de sucre ! je m'en fiche, j'ai le diabète. Mais vous pensez si ma femme qui prend du thé, des tisanes, des infusions, du café, fait une musique. Elle m'a appelé égoïste parce que je ne prends pas de sucre... Passons !

Mars. — Ça y est ! Ma bonne, dès que nous avons le dos tourné, allumait le poêle à gaz pour se réchauffer. J'ai consommé ce mois-ci plus de gaz que pendant les jours de prodigalité du temps de paix. On m'a donc coupé le gaz immédiatement. Il paraît que c'est toujours ma faute ! J'ai trouvé heureusement un moyen de me chauffer, je vais tous les matins à la préfecture pour tâcher de faire rétablir le gaz. On ne me reçoit pas, mais j'attends dans un salon tiède où flamboient d'énormes bûches.

C'est toujours ça de pris !  
(A suivre.) Pour copie conforme :

Robert DIEUDONNÉ.

## UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 25 au 31 juillet.

VENDREDI 25 JUILLET. — Première journée de la Conférence des Alliés à Paris.

— Les Russes évacuent Ta-nopol et Stani-lau  
— Victoire roumaine dans les Carpathes.

JEUDI 26. — Fin de la Conférence des Alliés à Paris.  
— Un sous-marin allemand s'échoue près de Calais.

VENDREDI 27. — Un avion allemand survole la banlieue parisienne.  
— Succès roumain en Moldavie.

SAMEDI 28. — Les délégués du Soviet arrivent à Paris.  
— Le Siam déclare la guerre aux Empires Centraux.

DIMANCHE 29. — Nouvelle avance des Russo-Roumains en Moldavie.  
— Attaque victorieuse des Français à Hurtebise.

LUNDI 30. — Un sous-marin allemand se réfugie à La Corogne.  
— Le croiseur anglais *Ariadne* coulé.

MARDI 31. — En Flandres : sur un front de 24 kilomètres les Anglo-Français entonnent les lignes ennemies de Steenstraete à la Lys : 3500 prisonniers.

— Mort du sénateur Pierre Baudin.



Les avaluateurs de ficelle.



La course des mulets.



Le jeu de la poêle.

## UNE FÊTE SPORTIVE CHEZ LES "CRAPOUILLISTES" DU 54<sup>e</sup>

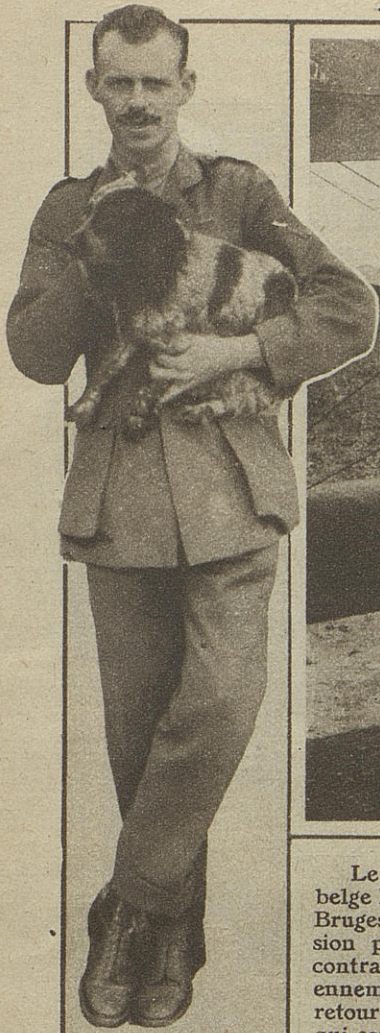
Après l'une des dernières attaques en Champagne, les artilleurs de la batterie des « crapouillistes » du 54<sup>e</sup> ont organisé une fête dont ils ont fait tous les frais à eux seuls. Ces vaillants, qui sont toujours en première ligne, se sont amusés comme de grands enfants, oubliant pour

quelques instants les heures graves de l'attaque. Le seul regret de ces braves gens, ce fut de ne pas avoir de musique. Aussi leur joie sera-t-elle grande si on leur envoyait un phonographe avec des disques et quelques instruments, ce qui leur permettrait de constituer un orchestre.



*J'ai vu...*

UN "AS" BELGE : L'ADJUDANT AVIATEUR THIEFFRY

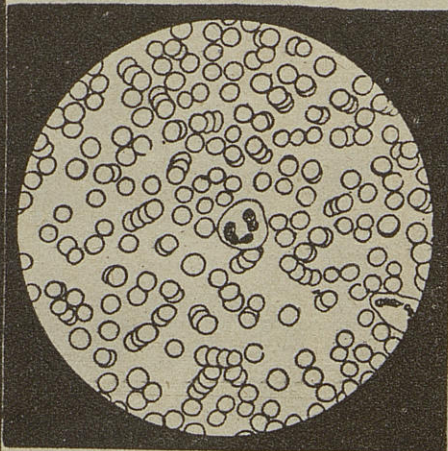


Le 3 juillet, l'adjudant aviateur belge Edmond Thieffry revenait de Bruges où il avait protégé une mission photographique, lorsqu'il rencontra une escadre de quatorze avions ennemis qui lui barraient la route du retour. Fonçant sur eux, Thieffry, qui comptait déjà 3 appareils à son tableau de chasse, avait renouvelé

l'exploit de Guynemer, abattant deux albatros en deux minutes et forçant le passage devant les autres avions qui renoncèrent à le poursuivre. Prisonnier à Liège en 1916, Edmond Thieffry s'était évadé et entra dans l'aviation : le 24 janvier 1917, il survolait Bruxelles à 25 mètres, soulevant un merveilleux enthousiasme chez ses compatriotes.

# GLOBÉOL

Tonique vivifiant Enrichit le sang



Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Anémie  
Neurasthénie  
Tuberculose  
Convalescence

Communication à l'Académie de médecine du 7 juin 1910.

SANG GLOBÉOLISÉ

L'OPINION MÉDICALE :

« Deux examens de sang, un avant la cure, l'autre à son achèvement, permettent de toucher « de l'œil », sinon du doigt, la relation de cause à cet effet : de voir en vertu de quel phénomène physiologique très simple a pu s'accomplir la rénovation constatée chez les malades soumis à l'action du *Globéol* »

« Étant données la facilité et l'innocuité de la médication par le *Globéol*, et surtout son admirable et indéniable efficacité, il importe donc, désormais, de toujours donner à l'opothérapie sanguine la place qui lui revient et que, incontestablement, elle mérite : la première. »

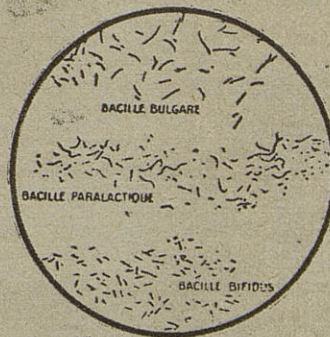
Docteur MILLOT,

Médecin légiste de la Faculté de médecine de Lyon.

Ttes phies et Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20.

# SINUBÉRASE

Policier de l'intestin



Ferments lactiques trapus et vivaces, préconisés par le Professeur Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, contre les fermentations intestinales anormales, causes de l'auto-intoxication des maladies de peau, de la vieillesse prématurée, des diarrhées.

6 comprimés par jour peuplent l'intestin d'une garnison de bons microbes lactiques (bulgares, paralactiques, bifidus) policiers énergiques et vigilants.

L'OPINION MÉDICALE :

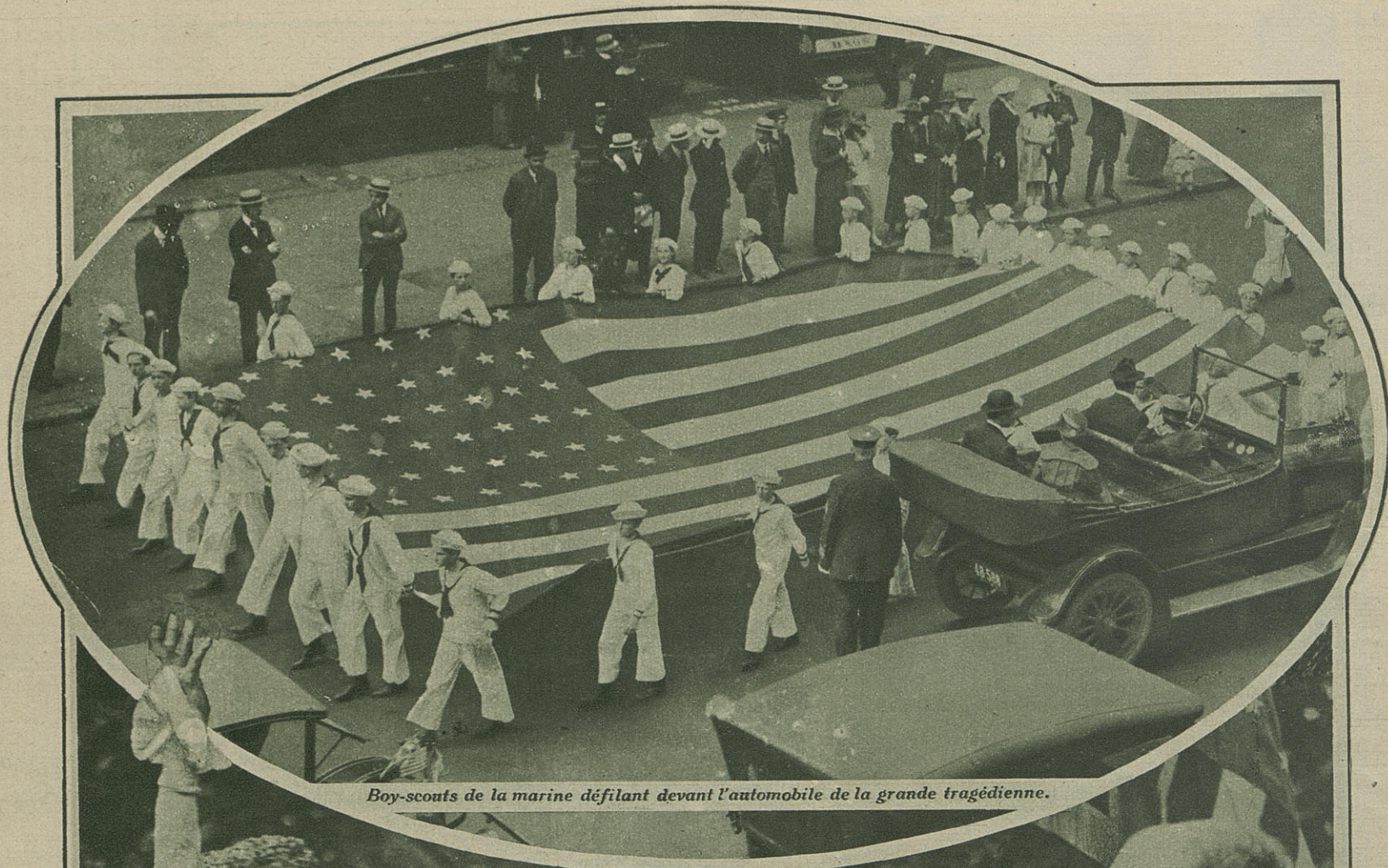
« Nous savons de quoi est formée la *Sinubérase* : ferments lactiques, levure de bière, principes actifs des touraillons, c'est-à-dire des produits qui ont été les mieux étudiés parmi tous ceux qu'on a préconisés dans le traitement des infections intestinales. Tous les trois peuvent agir simultanément, se prêtent un concours réciproque, mais si, pour une cause quelconque, l'un ou l'autre échoue, n'en est-il pas un troisième tout prêt à le suppléer? Avantage sérieux, qui plaide en faveur de la formule et qui fait que, en raison de la constance des résultats, la *Sinubérase* est de plus en plus appréciée. »

D' DE FAUCHER,

Ancien Médecin de la Marine, Médecin consultant à Royan.

Etab<sup>l</sup>s Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.





Boy-scouts de la marine défilant devant l'automobile de la grande tragédienne.



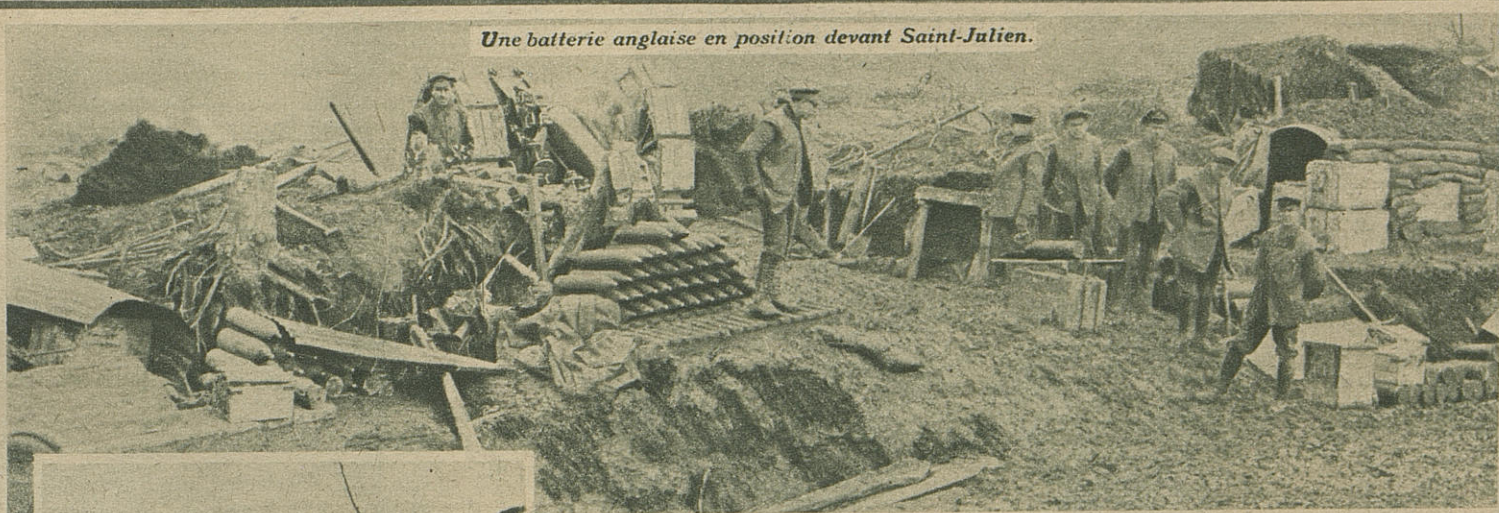
SARAH BERNHARDT EN AMÉRIQUE

La grande, l'admirable artiste vient de remporter un nouveau triomphe. Terrassée par la maladie, son ardeur de vivre fut la plus forte et la voici vivante, guérie et gaie, au milieu de ce public américain qui idolâtre en elle la grande propagatrice de l'Idée

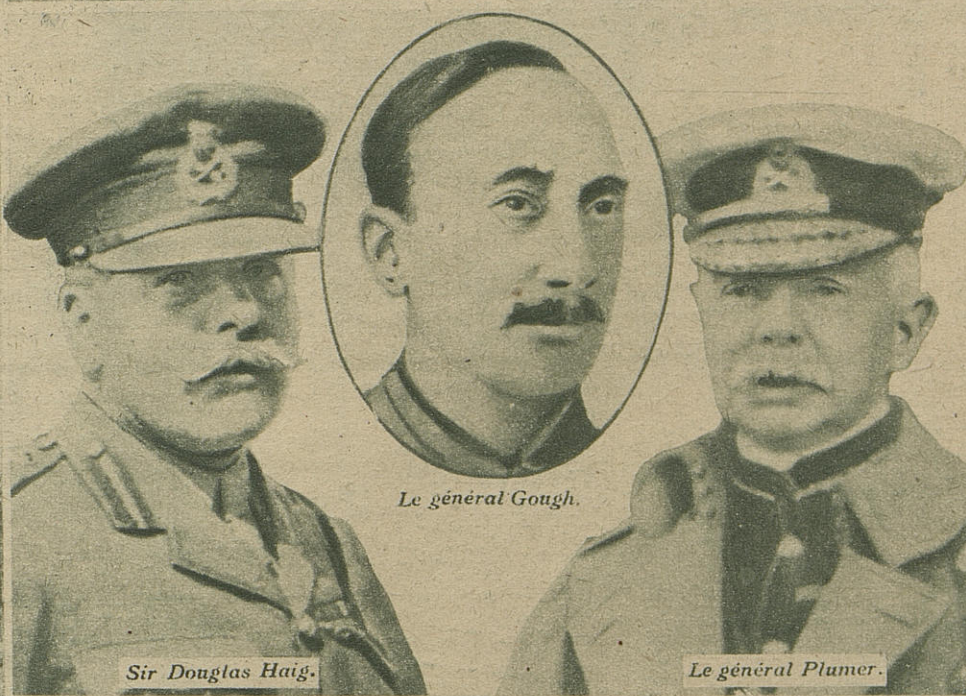
française. Elle fut auprès de nos nouveaux alliés notre meilleure ambassadrice et l'on se rappelle que, lors de sa mission en Amérique, M. Viviani se rendit au chevet de Mme Sarah Bernhardt pour lui apporter les remerciements et les vœux de la Patrie.



Une batterie anglaise en position devant Saint-Julien.



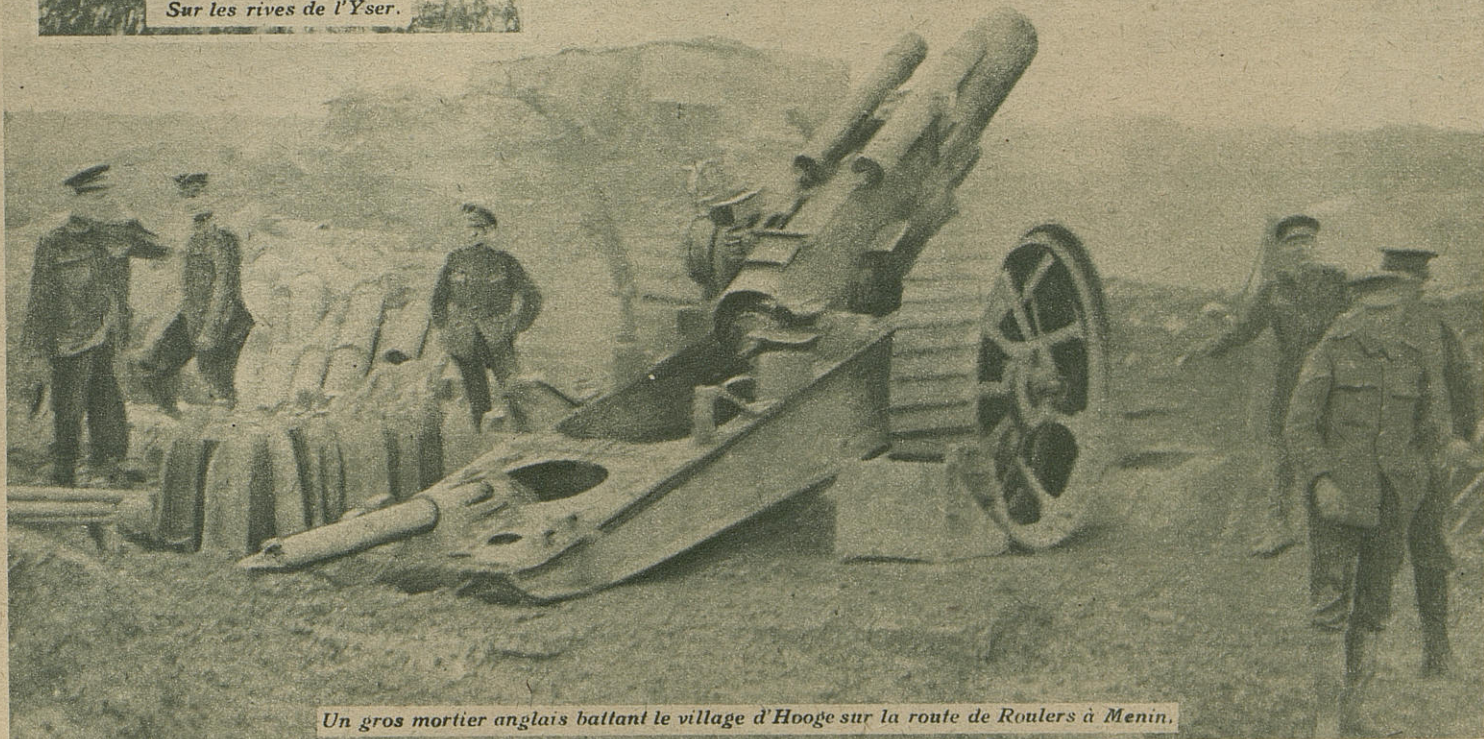
Sur les rives de l'Yser.



Le général Gough.

Sir Douglas Haig.

Le général Plumer.



Un gros mortier anglais battant le village d'Hooge sur la route de Roulers à Menin.

### LA BATAILLE DES FLANDRES EST ENGAGÉE DEPUIS LE 31 JUILLET

A l'heure où nous mettons sous presse, le mauvais temps a mis une trêve à l'attaque des soldats des généraux anglais Plumer et Gough. Mais la bataille des Flandres ou pour mieux dire la troisième bataille de l'Yser continue à se développer. Cette lutte gigantesque

ne peut donner de résultats que dans plusieurs semaines. Pour la première journée, tous les objectifs ont été atteints. Les lignes de Steenstrate à la Lys ont été enlevées sur un front de 24 kilomètres et 6 000 prisonniers ont été ramassés avec un matériel considérable.



*J'ai vu.*

*Le saut du mur.*



*La nurse et son chien.*

*Une équipe de "sanitaires".*

*La recherche des blessés.*

### LES CHIENS DE LA CROIX-ROUGE AMERICAINE ARRIVENT SUR LE FRONT

Les États-Unis se sont donnés entièrement à la guerre. Tout ce que les Alliés leur demanderont, ils le leur donneront. Or, munitions, ravitaillements de toutes natures, ont précédé en Europe les régiments qui, désormais, vont se battre avec nos soldats. Les contingents de la Croix-Rouge américaine, entre

autres, arrivent en nombre sur le front français, amenant jusqu'à leurs chiens sanitaires spécialement dressés à la recherche des blessés. Nos photographies représentent une exposition de chiens de la Croix-Rouge dans la Cité, à New-York, avant leur embarquement pour la France où ils sont déjà depuis plusieurs semaines.



*J'ai vu...*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



Dans les tranchées de Champagne, M. Maurice Barrès, député, rend visite à son fils, aspirant au «... cuirassiers».



La danseuse Mata Hari, condamnée à mort par le conseil de guerre pour espionnage.



La saison sur la Côte d'Argent. A l'abri du soleil, sous une des tentes familiales de la coquette plage d'Arcachon.



En Thessalie, le grand tribun Venizelos s'entretenant avec le général Danglis, commandant en chef de l'armée grecque.



Poilus examinant le moteur et les débris d'une des dernières victimes du capitaine Guynemer sur le front de l'Aisne. Les deux aviateurs ennemis ont été tués et ont été inhumés près du lieu où ils étaient tombés.



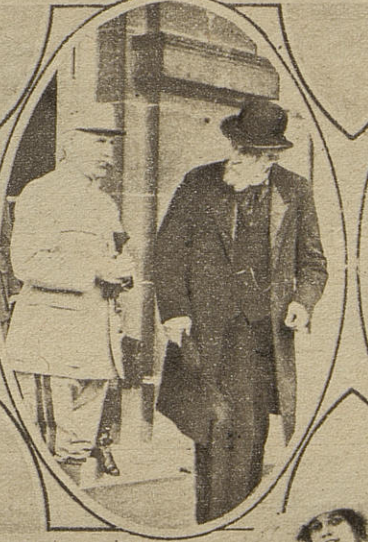
M. Sonnino et M. Salvator Raggi, ambassadeur d'Italie, quittant le ministère des affaires étrangères après la conférence des Alliés.



M. Lloyd George et M. Balfour (Angleterre.)



La conférence des Alliés au palais d'Orsay, à Paris.  
 MM. Pachich et Vesnitch (Serbie.)



M. Ribot et le généralissime Pétain (France.)



M. Jonnart, haut commissaire des puissances (en Grèce.)



J. Mortane publie les *As peints par eux-mêmes* et les *Vols émouvants de la guerre*.



Sur la plage : Élegante silhouette féminine.



Pierre Mac Orlan qui publie les *Bourreurs de crâne* et *U-713*.



L'aviateur comte Pierre de Quinsonnas, mort accidentellement.



Sur la plage : La pose devant le dessinateur.



René Des Touches qui publie un recueil d'impressions : *Pages de gloire et de misère*.



*J'ai vu.*



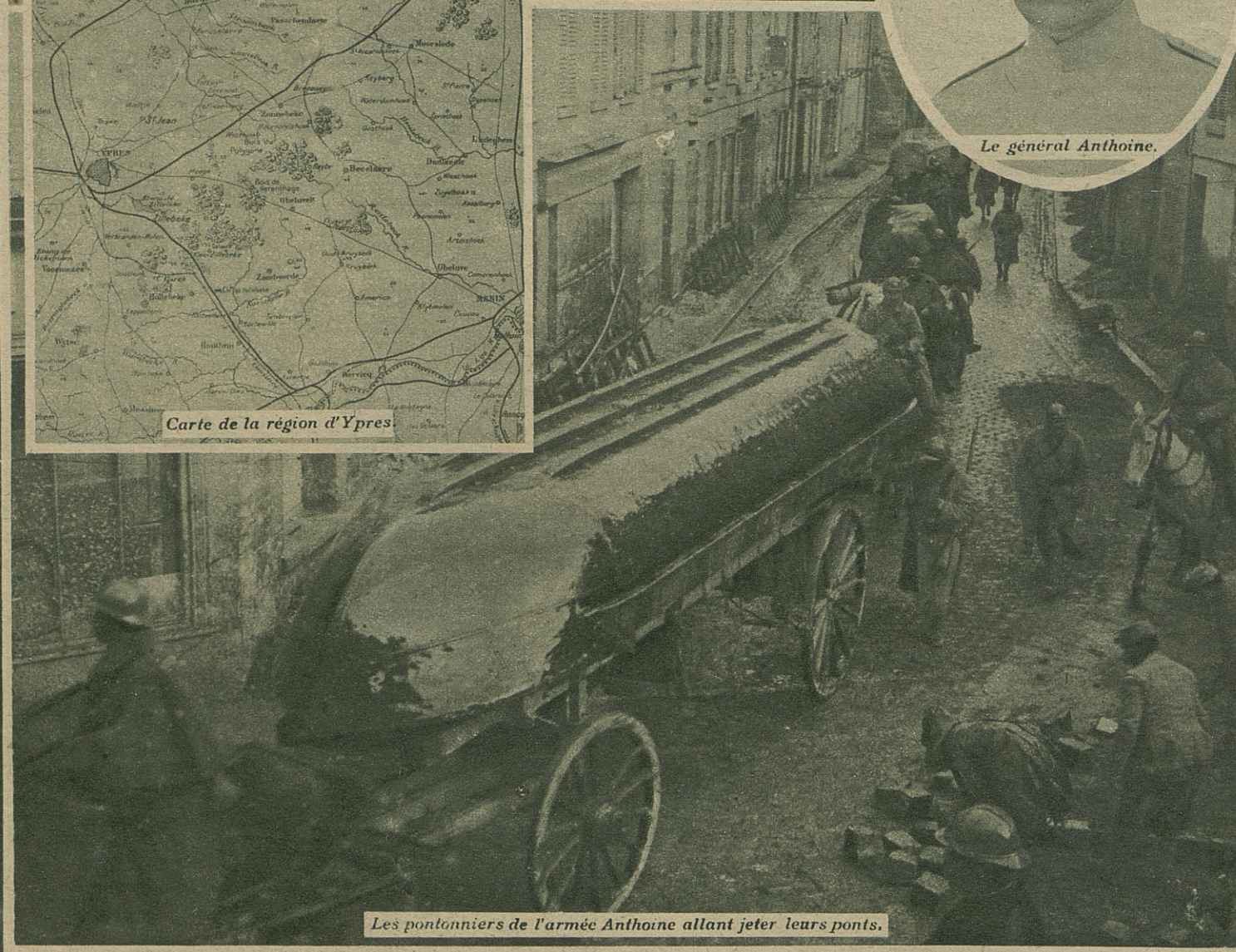
*Une patrouille française dans les ruines d'Hetet-Haz.*



*Carte de la région d'Ypres.*



*Le général Anthoine.*



*Les pontonniers de l'armée Anthoine allant jeter leurs ponts.*

### LES PONTONNIERS DU GÉNÉRAL ANTHOINE ONT JETÉ 29 PONTS SUR L'YSER

« Les remerciements et les félicitations des armées britanniques sont dus à l'armée du général Anthoine tout entière, » télégraphie sir Douglas Haig au généralissime français après que nos troupes, agissant avec celles du roi George, eurent enlevé le village de

Bixschoote. Le général Anthoine avait fait jeter 29 ponts sur l'Yser et ses soldats, après avoir traversé la rivière pendant la nuit, avaient pris possession des lignes allemandes, protégées par un rideau de feu comme on n'en avait jamais vu ni à Verdun ni sur l'Aisne.